

Le Catholicisme aux Etats-Unis. (1)

L'ère du catholicisme aux Etats-Unis commence proprement en 1632, au moment où lord Baltimore, à la tête d'une colonie de catholiques anglais contraints de fuir l'Angleterre, aborda aux Maryland et y fonda la première Eglise, qui comptait autant de confesseurs de la foi que de membres et que dirigeaient deux jésuites dérobés par hasard au martyre. La colonie se grossit bientôt des catholiques réfugiés de l'Irlande, de l'Angleterre et des diverses parties de l'Allemagne; elle jouit quelque temps d'une grande paix, mais les hérétiques qui habitaient les contrées voisines parvinrent à s'y introduire peu à peu et à la bouleverser. Lord Baltimore, qui avait de ses deniers acheté le terrain aux sauvages et obtenu du Roi pour lui et ses descendants le droit de gouvernement à perpétuité, qui y avait conduit ses premiers habitants, en avait chassé les bêtes fauves et l'avait converti de riches plantations, de maisons et de villages, lord Baltimore fut contraint de s'enfuir avec ses fils, y laissant la religion plus cruellement opprimée qu'en Angleterre même, opprimée comme elle l'était dans tout le reste de l'Afrique anglaise, où toutes les sectes étaient libres, y compris le judaïsme, le mahométisme et le paganisme, où seule l'Eglise catholique était enchaînée. L'héritier de lord Baltimore ne recouvra pour un temps le gouvernement du Maryland qu'au prix de l'apostasie et du parjure. Les lois qui en Angleterre privaient les catholiques de leurs droits de citoyens étaient en vigueur dans les colonies américaines, où des agents irresponsables les appliquaient arbitrairement et avec une rigueur plus grande encore que dans la métropole. Cet état de chose dura jusqu'au delà de la moitié du siècle dernier. A cette époque les représentants des diverses provinces, lassés de tant d'oppression, proclamèrent, malgré l'Angleterre, la liberté de conscience pour tous les Américains, quelle que fût leur croyance, et le libre exercice de tout culte chrétien, quelle que fût sa forme. L'émancipation complète de l'Amérique unie, déclarée solennellement en 1776, assura d'une manière stable aux catholiques la liberté d'exercer et de propager leur culte et les rendit indépendants de toute influence, soit des sectes, soit du Gouvernement.

Jusqu'à ce moment le catholicisme, loin de grandir et de s'étendre, s'était à peine maintenu vivant; mais dès lors il commença à prendre vigueur et à se propager avec une rapidité de jour en jour plus grande. Les fidèles reprirent courage, les pasteurs redoublèrent de zèle; les missionnaires accoururent de toutes parts, du Canada, de l'Irlande, de la France et de l'Italie. Le nombre des conversions fut bientôt hors de toute proportion avec le nombre des ouvriers. Le Maryland était le centre de la catholicité des Etats-Unis, et en 1800 Baltimore devint un siège épiscopal. D'autres diocèses se formèrent successivement. Aujourd'hui il y a trois archevêchés, Baltimore, New-York, Saint-Louis et vingt sept évêchés; en tout trente diocèses. Le nombre des prêtres, non compris ceux de la Californie et du Nouveau-Mexique, est de 1080. On compte plus de 1070 églises, avec environ 550 chapelles, 19 séminaires, 17 collèges, 90 écoles primaires, 19 ordres et congrégations de religieux; savoir: les Bénédictins, les Dominicains, les Augustins, les Franciscains, les Prémonstrés, les Jésuites, les Lazaristes, les Sulpiciens, les Rédemptoristes, les Trappistes,

(1) Extrait d'une correspondance publiée par le "Catholico" de Gènes.

les Oblats de Marie, les Crocifières, la congrégation du Très-Précieux Sang, les Frères de la doctrine chrétienne, les Frères de Saint-François, les Frères de Saint-Patrice, les Frères chrétiens de la Société de Marie et les Frères de la Sainte-Croix.

Semblablement, il y a 18 ordres ou congrégations de religieuses; savoir: les Carmélites, les Dominicaines, les Ursulines, les Dames de la Visitation, les Sœurs de la Charité, dites de Saint-Joseph, celles dites de Nazareth, celles dites de Saint-Vincent-de-Paul, les Sœurs de Notre-Dame, les Josephines, les Sœurs du Bon-Pasteur, les Dames du Sacré-Cœur, les Sœurs de Lorette, les Sœurs de la Merci, les Sœurs de la Providence, les Sœurs de Charité, dites de la Bienheureuse Vierge, les Sœurs de la Sainte-Croix, les Sœurs du Très-Précieux-Sang et les Sœurs de l'Immaculé Cœur de Marie. Toutefois, ce ne sont encore que des commencements de communauté, et comme des semences qui promettent de rapporter 29, 60 et 100 pour un.

Le nombre des conversions est surtout considérable parmi les véritables anglo-américains, parmi lesquels beaucoup contribuent largement de leurs deniers à la construction des églises et à la fondation des institutions de charité catholiques. Les abjurations et les baptêmes sont choses fréquentes; il n'est même pas rare de voir des ministres abjurer; deux d'entre eux, qui passaient pour deux des plus sages et des plus zélés pasteurs de l'Eglise anglicane, abjurèrent à New-York il y a quelques mois, ce qui fit grand bruit parmi les protestants. Le célèbre Brownson était ministre avant sa conversion; on sait qu'il est regardé comme l'écrivain le plus éloquent de l'Amérique et que ses ouvrages sont à la fois un des plus beaux ornements de la littérature anglaise et une arme puissante pour la religion. Le très digne et si zélé Archevêque de Baltimore était né dans le protestantisme; plusieurs des prêtres les plus capables et les plus zélés ont pareillement été protestants et même ministres. Le véritable obstacle à la conversion totale des Américains est surtout la conduite scandaleuse de beaucoup de catholiques nés et élevés en Europe, et surtout les mauvais qui arrivent dans ce pays de tous les coins de l'Europe. Déjà le catholicisme est supérieur à chacune des autres sectes prises à part. Dans un temps donné, il comptera un plus grand nombre de membres que toutes les autres sectes prises ensemble.

Nous joignons ici deux tableaux; le premier exprime le progrès de la religion catholique dans les Etats-Unis, depuis 1808.

N. B. Dans ce tableau ne sont pas compris les prêtres, les églises, institutions pieuses de la Californie et du Nouveau-Mexique réunis aux Etats-Unis par la dernière guerre; en les y joignant, le nombre des prêtres dépasserait 1,140, et celui des églises 1,130. — Sur les 1,073 églises, 80 sont desorviens exclusivement par les Pères de la Compagnie de Jésus, qui dirigent en outre 7 collèges, 2 séminaires et 4 universités. Le nombre des catholiques connus ne s'élève pas à 2 millions, qui entrent en compte cependant plus de 95 institutions de charité publique.

Le second tableau est un extrait du *Catholic Almanac* pour 1850, et représente la situation actuelle de l'Eglise catholique aux Etats-Unis. Nous devons faire observer que la population catholique des diocèses de Boston, Saint-Louis, Mobile, Little-Rock, Galveston, Oregon, City, etc., n'avait encore été relevée lorsque fut publié cet almanach, et que la population des autres diocèses n'a été calculée qu'approximativement. En y ajoutant la population de la Californie et du Nouveau-

Mexique, dont il n'a pas fait mention dans ce tableau, on trouve que la population catho-

que des Etats-Unis varie entre 1,500,950 et 2,000,000.

Tableau qui représente le progrès de la religion dans les Etats-Unis, de 1808 à 1850.

Années.	1808	1830	1840	1841	1842	1843	1844	1845	1846	1847	1848	1849	1850
Diocèses.	1	11	16	16	16	16	21	21	21	26	30	30	30
Evêques.	2	10	17	17	21	18	17	25	25	26	27	26	27
Prêtres.	68	232	482	528	541	561	617	683	737	834	890	1000	1080
Eglises.	80	230	454	512	541	560	611	675	740	812	907	966	1073
Chapelles.	"	"	358	391	470	475	461	592	550	577	572	560	"
Séminaires.	2	9	13	14	17	18	19	22	22	22	25	25	29
Collèges.	2	8	12	13	13	14	15	15	15	14	16	17	17
Ecoles des filles.	2	20	47	49	48	48	48	63	63	66	74	86	119
Nombre connu des catholiques.													1,523,350

TALBEAU QUI REPRÉSENTE L'ÉTAT DE LA CATHOLICITÉ AUX ETATS-UNIS EN 1850.

DIOCÈSES.	Eglises.	Chapelles.	Prêtres exerçant le ministère pastoral.	Autrement employés.	Institutions ecclésiastiques.	Elèves ecclésiastiques.	Institutions religieuses d'hommes.	Institutions religieuses de femmes.	Collèges.	Ecoles de filles.	Institutions de charité.	Population catholique.
Baltimore.	67	10	56	46	5	98	6	7	5	7	23	100,000
New-Orléans.	60	"	59	15	1	10	3	6	2	7	6	170,000
Louis-Ville.	46	75	55	"	2	5	3	4	3	11	4	35,000
Boston.	63	"	54	9	"	"	"	1	1	1	2	"
Philadelphie.	80	"	82	"	1	24	1	6	6	5	6	165,000
New-York.	67	50	83	16	1	34	2	3	3	6	"	200,000
Charlston.	26	60	22	"	1	6	"	3	1	2	6	7,300
Richmond.	14	12	12	"	1	8	"	2	1	3	4	10,000
Cincinnati.	70	25	62	11	2	14	3	7	1	6	6	75,000
Saint-Louis.	56	23	59	36	4	35	3	6	2	9	8	"
Mobile.	16	18	20	"	1	5	2	2	1	3	3	"
Détroit.	39	25	27	"	1	7	"	"	"	2	1	75,000
Vincennes.	64	"	36	"	1	9	1	1	1	6	"	45,000
Dubuque.	16	12	17	"	"	"	1	1	1	2	"	7,000
Nashville.	6	20	9	"	"	"	1	1	1	1	1	3,000
Natchez.	7	14	6	"	"	"	"	1	1	1	1	7,000
Pittsburg.	65	"	47	"	2	26	2	3	"	5	2	40,000
Little-Rock.	7	12	6	"	1	5	"	"	1	1	"	"
Chicago.	78	35	42	3	1	18	"	3	1	4	8	53,000
Hartford.	12	"	15	"	"	7	"	"	"	"	"	20,000
Milwaukee.	53	45	45	"	1	8	2	1	1	1	2	65,000
Oregon City.	"	"	"	"	"	"	"	"	2	2	1	"
Nesquealy.	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
Walla-Walla.	12	"	20	"	"	"	1	"	"	"	1	"
Fort-Hall.	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
Colville.	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
Albany.	62	30	46	"	"	16	"	"	"	2	4	65,000
Galveston.	16	"	46	"	"	"	"	1	"	1	"	"
Cleveland.	36	40	45	"	2	16	1	3	"	2	6	26,000
Buffalo.	35	"	15	"	41	9	"	2	"	1	4	65,000
Total, 30	1073	305	975	136	29	360	39	62	34	91	97	1,233,350

Mort de la Reine des Belges.

S. M. la reine des Belges a succombé, avant-hier, 11 octobre, à la maladie cruelle qui, depuis plusieurs semaines, tenait en de si justes alarmes sa royale famille et son peuple éploré. Les prières ardentes adressées au Ciel, les neuvaines entreprises par les fidèles, les supplications ordonnées par les pasteurs, n'ont pu obtenir la guérison de cette noble et pieuse femme, chérie et vénérée par tout son royaume.

Louise-Marie-Charlotte-Isabelle d'Orléans était née à Palerme le 3 avril 1812; elle s'éteint à l'âge de trente-huit ans et demi. Jusqu'au moment suprême, elle a conservé toute sa présence d'esprit et toute sa force d'âme. Elle est morte comme savent mourir les chrétiens et les Bourbons. Jendi, une sorte de trêve avait été accordée à ses souffrances. L'auguste malade a fait appeler son confesseur et a reçu des mains de M. le doyen de Sainte-Gudule, le pain des anges. A deux heures, le saint viatique et l'extrême-onction

lui ont été administrés. Elle avait demandé expressément que ses enfants assistassent à cette douloureuse et consolante cérémonie. Toute la maison d'Orléans était présente. La reine Marie-Amélie, cette mère et cette épouse si lamentablement éplorée dans ses affections les plus chères, le roi Léopold, les jeunes princes ses fils, le duc de Nemours qui tout souffrant s'était fait porter au palais, le duc d'Annam, le prince de Joinville, le duc et la duchesse de Saxe-Cobourg, la duchesse d'Orléans entouraient la reine mourante. Rien ne se peut comparer aux angoisses de cette royale famille rassemblée, autour de deux lits funèbres, à deux intervalles si rapprochés.

En présence des épreuves redoutables dont la Providence frappe la maison d'Orléans, nous n'avons qu'une seule pensée de profonde commémoration et d'affliction sincère. Tous ces princes sont des petits-fils de Saint-Louis; loin d'eux, la branche aînée de leur illustre race, battue aussi par les tempêtes, jetée aussi sur la rive de l'exil, visitée aussi par les plus amères afflictions, éprouve pour leurs douleurs

une sympathie toute chrétienne et toute fraternelle. Le malheur rapproche les âmes et réunit les cœurs. Quand une famille est fauchée par l'ange de la mort, ses membres épars et tremblants sentent un besoin intime de confondre leurs larmes et de resserrer leurs liens. Ces conseils de la tombe ne seront pas perdus pour les enfants de Louis XIV.

HENRY DE RIANCEY.

Voici sur la mort de la reine des Belges quelques détails que nous trouvons dans les journaux de Bruxelles:

« Avant-hier lundi, prise dans la journée par une défaillance, elle dit à Mme d'Hulst, une intime amie de la famille: *Je croyais mourir.* Mme d'Hulst, profondément émue, laissa involontairement échapper quelques mots sur les dangers d'une seconde défaillance. Ces mots frappèrent la reine, elle annonça, avec une ineffable douceur, l'intention de se préparer aux sacrements. A l'instant, l'abbé Ghelbel fut appelé, la reine reçut les sacrements à deux heures après midi devant toute la famille réunie. Depuis ce moment, elle est restée dans la même tranquillité, jusque vers trois heures du matin.

« Avant son agonie qui ne dura que quelques instants, la reine lénit ses enfants réunis au pied de son lit, puis elle s'éteignit, et son âme s'échappa comme un rayon divin pour remonter vers Dieu qui l'appela.

« La reine Marie-Amélie montre une force d'âme héroïque. Sa vertu, ses sentiments religieux, son âme déchirée par tant de malheurs relèvent cette tête de reine, et la laissent droite devant tous les coups, non d'orgueil, mais de résignation. *Il ne nous reste que la résignation.* Voilà ses paroles textuelles. Et, résignée, préparée à tout, la reine Amélie, dont tant de larmes ont tari les larmes, assiste les yeux secs, mais le visage bronzé d'une douleur sourde et profonde, aux témoignages extérieurs de l'affliction générale que tous les membres de la famille laissent maintenant échapper.

« La reine Amélie, aussitôt après la mort de notre reine bien-aimée, a fait avertir le curé d'Ostende et a demandé une messe de Requiem à laquelle tous les membres de la famille ont assisté. Une foule immense encombra l'église, quoiqu'il n'y eût qu'un intervalle d'une demi-heure entre la mort de la reine et la célébration du service. La duchesse d'Orléans y assista à côté de la reine, ainsi que le duc de Nemours.

« Depuis le moment de la mort de la reine, tout est plongé dans une morne douleur; les manifestations de deuil sont générales, toutes les maisons sont fermées, et jusqu'aux bâtiments en rade, et en général toute embarcation, ont hissé les pavillons à mi-mâts. »

Les Dominicains Français.

On sait que jusqu'à ce jour les Dominicains français, fondés par le R. P. Lacordaire, et parvenus en si peu d'années à une situation florissante, se trouvaient cependant, au sein de leur Ordre, dans une situation exceptionnelle. Ils n'étaient pas encore canoniquement reconnus comme formant une Province, et, au lieu d'être gouvernés par un Provincial, sous l'autorité du Général de l'Ordre, ils l'étaient directement par leur fondateur, investi pour cela de pouvoirs extraordinaires. Cet état de choses, que nécessitaient les commencements d'une fondation, devait régulièrement cesser dès que la nouvelle institution aurait pris un développement suffisant et verrait son avenir

FEUILLETON.

ANDRÉ LE VOYAGEUR.

(Suite.)

Il faut bientôt songer à continuer notre voyage; nous dîmes aux vieux Smith quel en était le but, et il nous parla en ces termes: Si j'avais de l'or, je vous le donnerais, il serait inutile dans cette île heureuse; mais la nature lui a prodigué d'autres trésors, le bois de sandal y croît de toutes parts; allez choisir dans nos forêts ce qui peut vous enrichir, je ne demande pour prix de ce trésor qu'un éternel secret sur le lieu qui le renferme: dites qu'il existe un coin de terre dont les habitants sont heureux, mais ne le faites point connaître, c'est le seul prix que nous exigeons en échange de notre hospitalité.

Comme si les vœux des bons insulaires nous eussent accompagnés, jamais navigation ne fut plus rapide. Nous allâmes vendre notre cargaison à Sumatra, et le bonheur nous suivit encore dans notre commère. Mais il y avait une loi dans ma destinée: mon esprit inquiet devait mêler ma vie aux scènes les plus diverses, aux spectacles les plus opposés. Après avoir visité ces régions que les Malais ont appelé d'une manière si poétique les parures du monde, je m'en allai au Cap, puis je me dirigeai vers ces mers inconnues où Ker-

guen rêva un continent, et où l'immortel compagnon de Bank vit s'évanouir devant son regard d'aigle ce monde imaginaire. Je débarquai aux îles Crozet; sur ces terres isolées où viennent mourir les dernières puissances de la nature, au milieu de ces brumes sans fin et de ces neiges éternelles, je vis qu'il y a parmi toutes les créatures vivantes une loi qui tire sa force de cet instinct mystérieux que j'avais méconnu, les oiseaux de mers allaient bien affronter la tempête, mais ils revenaient près de leurs compagnes et un cri de joie disait leur amour.

La pêche de l'éléphant de mer m'enrichit. Quand je m'enbarquai pour l'Europe, j'avais acquis une honnête aisance; de mes anciens compagnons je m'étais fait de mes amis, je pensai un instant que le bonheur m'était point seulement à Pitcairn. Cependant à mesure que nous avançons vers la France, je songeais davantage à la durée de mes voyages. Je n'étais point sans inquiétude, et pour la première fois je voulais me le cacher. Enfin nous débarquâmes à Lorient, et je m'acheminai vers notre village, plein de crainte, d'effroi et d'espérance.

Vous connaissez la cabane du vieux pêcheur qui est à un quart de lieue du rivage, j'y ai toujours été bien accueilli; ce fut là où je me rendis aussitôt que je pus quitter le bâtiment. Je ne me sentais point comme la première fois le courage d'aller moi-même savoir des nouvelles de tout ce qui m'était cher. Avant qu'on ait été frappé par le malheur, on ne croit point qu'il puisse vous atteindre, mais

quand on l'a vivement senti, en le redoute toujours, on devient timide à le braver.

Il y avait un assez grand nombre de personnes rassemblées chez votre vieil ami; on m'accueillit comme on reçoit un marin; il importait fort peu à la plupart que je fusse resté dans ce monde, mais comme j'y étais, on me revoyait avec une sorte d'empressement: les dangers recommandant à la pitié des hommes ceux qui les ont connus; mais pour cela on n'est pas plus aimé, on n'aime bien que ceux qu'on voit souvent. J'avais mille questions à faire, je n'osais les adresser à personne; il me semblait qu'on aurait dû me deviner, et nul ne me comprit. Je m'étais empressé de demander des nouvelles de mon vieux père, il avait quitté le village pour aller vivre chez mes sœurs; personne ne me parla de Marie.

Enfin la conversation tomba sur les derniers événements qui s'étaient passés au hameau, j'espérais que mon inquiétude allait se dissiper. Oh! mon cher Jacques! j'entendis parler de noces, de joie, de dances, et Marie était mêlée à tous ces discours; le nom de Marie reuint à mes oreilles sans qu'il me restât la force d'écouter. Au milieu du bruit cependant j'appris qu'elle était mariée et que Grandval était son époux. Chacun de ces récits me perçait l'âme, et personne ne remarquait mon agitation, car je m'étais retiré à l'écart; à quoi sert de montrer sa douleur, on ne la fait jamais bien comprendre.

Je ne vous parlerai point de ce que j'éprouvai, à cette affliction il s'en est mêlé tant d'au-

tres! vous êtes toutefois les premiers que j'aie osé en entretenir. Les douleurs sont trop pénibles à raconter quand elles viennent de notre faute.

Je quittai la cabane, et quand je me vis seul sur cette bruyère, mille pensées vinrent m'agiter, des résolutions finesses me tourmentèrent. Eh bien! me dis-je, voilà ce qui m'avait été prédit par elle-même. Ses parents ont triomphé, et sans m'oublier peut-être elle me sacrifie.

Ce fut donc quand ce bien, sur lequel j'avais pu fonder mon bonheur, m'eut échappé, que je sentis amèrement sa perte. Pour diminuer mon chagrin, je cherchai à trouver Marie coupable, et sans cesse ma conduite l'exécusait. Ohi, monsieur, je passai la nuit à entretenir mon lieu où nous sommes maintenant, je la passai dans le repentir. Si j'eusse été innocent, c'est un véritable désespoir que j'aurais ressenti; j'accusais cependant Marie, car j'accusais l'univers. J'aurais fui le lieu de ma naissance si l'on ne m'y avait point vu; pour me venger, je voulais offrir l'image de la tranquillité à celle qui semblait m'avoir dédaigné. Hélas! je la connaissais bien peu!

J'allai visiter quelques parents qui me restèrent dans ce village; on me confirma dans tout ce que j'avais appris: Marie était mariée, et Marie, disait-on, se trouvait heureuse. Je saurai bien diminuer son bonheur, me dis-je avec un mouvement d'une odieuse joie que je me repens toujours d'avoir ressenti, nous verrons ce qu'elle me dira lorsque je me pré-

senterez à elle. Hélas! la première fois qu'elle m'aperçut, la pauvre Marie ne me dit rien, car nous étions à l'église; mais à sa pâleur je vis qu'elle souffrait, et je me reprochai un regard qui semblait lui avoir fait tant de mal. J'allai chez ses parents, on m'y accueillit froidement. Elle parut, et je fus tout à fait désarmé; sa contenance était modeste, mais elle me montrait aucun embarras; ses yeux étaient tristes, mais elle cachait par un doux sourire ce que nous aurions dit ses regards. C'était le compagnon de son enfance qu'elle revoyait, aussi exprima-t-elle sans détour la satisfaction qu'elle éprouvait à me voir échappé encore aux dangers d'une longue navigation. Je ne lui parlai point de son mariage, comme je me promettais de la faire, mais je lui témoignai mon étonnement de ce que l'on songeait encore aux périls que je pouvais courir. Il y a, me dit-elle, M. André, des amitiés qui ne s'oublient jamais; elles sont venues avec la vie, et ne finissent qu'avec elle. L'absence ne les fait point cesser, le retour ne les ramène point; elles tiennent à l'existence, mais elles ne doivent point la troubler. La vertu donnait tant d'assurance, à ce peu de mots, que je ne sus rien y répondre, j'y voyais toute la conduite que Marie devait tenir désormais. Je n'avais pas imaginé qu'elle pût en teur d'autre; mais je voulais lui faire des reproches, ils tournèrent tous contre moi.

Je la vis rarement, et j'aurais dû peut-être ne point lui voir; mais il y avait tant de douceur dans ses paroles, que mon affection pour